



HAL
open science

Les conditions du commun à l'épreuve de sa construction : restitution d'une enquête en cours sur la vallée de la Vilaine, Rennes

Céline Bodart, Valérie Pihet

► To cite this version:

Céline Bodart, Valérie Pihet. Les conditions du commun à l'épreuve de sa construction : restitution d'une enquête en cours sur la vallée de la Vilaine, Rennes. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2016, Qu'est-ce qui fait laboratoire, 18, pp.133-150. hal-03281643

HAL Id: hal-03281643

<https://hal.science/hal-03281643v1>

Submitted on 8 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

LES CONDITIONS DU COMMUN À L'ÉPREUVE DE SA CONSTRUCTION ; restitution d'une enquête en cours sur la vallée de la Vilaine, Rennes.

Auteurs :

Céline **BODART**, architecte diplômée de l'Université de Liège en 2010 ; diplôme de spécialisation en « Architecture et Philosophie » (DPEA), École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette, en 2012 ; chercheuse au laboratoire « Ville, territoire et Paysage », Faculté d'architecture de l'ULg, de 2011 à 2013 ; étudiante à Sciences Po Paris, Programme Expérimental en Arts et Politiques (2013-2014), sous la direction de Bruno Latour et Valérie Pihet. Actuellement, doctorante en co-tutelle entre l'Université de Paris 8 et la faculté d'Architecture de l'Université de Liège, sous la direction de Chris Younès et Stéphane Dawans. Assistante de recherches au laboratoire Gerphau depuis septembre 2013.

Valérie **PIHET**, a dirigé pendant 5 ans le programme d'Expérimentation en arts et politique (SPEAP), co-fondé en 2010 avec le philosophe Bruno Latour. Collaboratrice de ce dernier depuis 2002, elle a notamment assuré les coordinations des expositions *Iconoclash. Beyond the image wars in science, religion and art* (ZKM, 2002) et *Making Things Public. Atmospheres of Democracy* (ZKM, 2005), ainsi que la création et le développement du *médialab* de Sciences Po (<http://www.medialab.sciences-po.fr/fr/>). Elle fait partie du comité d'orientation du Forum des Vies Mobiles (<http://fr.forumviesmobiles.org/>), institut de recherche créé par la SNCF, et du groupe de recherche Parse (Platform for Artistic Research Sweden) - <http://www.parsejournal.com>). Elle collabore avec un certain nombre d'artistes, parmi lesquels Myriam Lefkowitz, Anne Collod, Vincent Bergerat, Samuel Bianchini, Sylvain Gouraud. Elle est présidente de *Council*, dirigé par Sandra Terdjman et Gregory Castera (<http://www.houseofcouncil.org/>). Elle est présidente et co-fondatrice avec l'écrivain Emilie Hermant, depuis fin 2012, de l'association *Dingdingdong – Institut de coproduction de savoir sur la maladie de Huntington* (<http://www.dingdingdong.org/>). Elle exerce par ailleurs, en tant qu'indépendante, une activité de recherche et d'expérimentation, au croisement des arts et des sciences sociales.

avec la participation de **Cuesta** ;

structure coopérative fondée par **Alexandra COHEN**, productrice, agrégée en lettres modernes, diplômée en ethnologie et gestion de projets culturels, et **Agathe OTTAVI**, urbaniste, diplômée en lettres modernes et gestion de projets culturels, avec ARTER agence de production de projets artistiques et culturels.

LES CONDITIONS DU COMMUN À L'ÉPREUVE DE SA CONSTRUCTION ; restitution d'une enquête en cours sur la vallée de la Vilaine, Rennes.

« It matters which stories tell stories,
which concepts think concepts.
Mathematically, visually, and narratively,
it matters which figures figure figures,
which systems systematize systems ».
Donna Haraway¹

Préambule : se situer.

Dans cet article, vous trouverez des « nous » et des « elles ».

Ce « nous » rassemble une doctorante actuellement engagée au sein de deux institutions de recherche dite universitaire et une chercheuse indépendante qui, après avoir co-fondé un programme pédagogique expérimental au sein d'une grande institution universitaire, a choisi de s'investir, avec d'autres, dans la fabulation d'un institut de co-production de savoirs.

« Elles », c'est *cuesta*, une coopérative culturelle récemment fondée par Alexandra Cohen, productrice, agrégée en lettres modernes, diplômée en ethnologie et gestion de projets culturels, et Agathe Ottavi, urbaniste, diplômée en lettres modernes et gestion de projets culturels. Après avoir travaillé pendant près de quinze ans dans le champ de l'art contemporain, de la culture et de l'aménagement du territoire, en grande partie chez ARTER (agence de production de projets artistiques et culturels), accompagnant la réalisation de projets aussi ambitieux que variés, ces deux productrices entendent mettre leur expertise particulière au travail de nouvelles questions. Avec *cuesta*, elles tentent le pari d'ouvrir de nouveaux terrains d'expérimentations pour re-situer les compétences artistiques et culturelles dans le domaine de l'aménagement des territoires, mais aussi dans le champ social, environnemental, éducatifs, etc.

Cet article nous le présentons comme un espace de rencontre entre ces différentes formes de pratiques. D'un lieu de recherche à l'autre, au contact de ce qui nous est à la fois proche et étranger, il s'agit autant de questionner pour chacune sa propre pratique que d'apprendre à faire alliance avec la pratique de l'autre.

¹ Donna HARAWAY, « Anthropocene, Capitalocene, Plantationocene, Chthulucene: Making Kin ». in *Environmental Humanities*, vol. 6, 2015, pp. 159-165; <http://environmentalhumanities.org/arch/vol6/6.7.pdf>

Introduction : Vendredi 11 décembre 2015, Rennes, Hôtel Pasteur.

Il est 10h, nous venons d'arriver à Pasteur. Toute la semaine, l'ancienne faculté des sciences, devenue faculté dentaire en 1968 pour être à présent reconvertie en « Hôtel à Projets² », a accueilli des journées de réflexion dédiées au projet d'aménagement de la vallée de la Vilaine. Nous assistons à la restitution des différents ateliers qui se sont déroulés les jours précédents. La salle est trop étroite ou l'assemblée trop importante ; mais de toute évidence, un public si nombreux n'était pas attendu dans ces locaux. Le séminaire commence, l'équipe de maîtrise d'œuvre ouvre les débats. Ils sont trois à représenter les différents partenaires impliqués dans le projet : l'agence de paysagistes et urbanistes TER, le collectif d'architectes rennais Bureau Cosmique, et puis les fondatrices de cuesta. Ce sont elles qui nous ont invitées à prendre part à cette journée de séminaire ; ou plus justement, c'est grâce à elles, intéressées et curieuses de ce qu'elles nous racontaient sur leur projet à Rennes, sur leur enquête avec les habitants de la Vallée et leurs négociations avec les autorités territoriales, que nous nous sommes invitées à cette journée. La définition de leur pratique restait pour nous un peu floue et ce qu'elles étaient en train de fabriquer et inventer à Rennes nous échappait encore, mais nous avons l'intuition qu'il se passait là quelque chose d'inédit en terme de recherche urbaine.

Les participants des ateliers se succèdent et les questions s'enchaînent. Celles qui sont posées : quel modèle de gouvernance ? Quels enjeux économiques ? Quels outils numériques ? Quelles actions sportives et culturelles ? Quelles articulations avec la métropole ? Quelles mobilités ? Celles qui sont soulevées : quels seront les relais ? Quel est le « temps d'après » ? Jusqu'où s'étire le temps de l'expérimentation ? Quand verrons-nous les résultats concrets ? Les acteurs du territoire sont là, discutent avec la maîtrise d'œuvre et les représentants politiques de ce qu'ils ont fait ces derniers mois sur la vallée, mais aussi de ce qu'il reste encore à faire. Ils parlent de projet comme si celui-ci était toujours devant eux, oubliant parfois qu'ils sont pourtant déjà dedans. Ils parlent du projet avec beaucoup d'attentes, comme si celui-ci devait un jour absolument aboutir ; avec une certaine crainte, sous-entendant continuellement que s'ils ne veillent pas à « attiser le feu » en permanence, celui-ci risque de s'éteindre – c'est l'image même qu'ils choisissent. C'est alors que nous ne pouvons cacher un certain inconfort : pourquoi cette discussion nous apparaît-elle finalement comme un dispositif de concertation citoyenne assez « classique » ? Le vocabulaire, les questions, la mise en scène, les supports de présentation, tout nous semble curieusement attendu. Entre co-production, co-construction et co-opération, tous jonglent habilement avec ces déclinaisons du *co-*, mais de l'extérieur le spectacle fait fuir l'enchantement. La situation dans laquelle nous nous retrouvons nous échappe, ou plutôt nous assistons à la restitution d'une situation qui nous échappe. Cependant, toujours guidées par notre intuition qu'à travers ce que rend possible cuesta et ses partenaires sur la vallée s'inventent de nouvelles formes de recherche qui mériteraient de tisser des liens étroits avec les pratiques de recherche urbaine dites « de laboratoire », nous décidons de faire confiance à la situation que nous observons. Nous n'avons ni vu ni entendu cette fameuse recherche, mais nous faisons le pari non pas que celle-ci n'existe pas, mais que bien qu'active, elle n'y est pas représentée.

2 Il s'agit d'une reconversion réalisée à l'initiative de Construire / Patrick Bouchain et à la suite du projet d'Université Foraine dont la mission portait à la fois sur le bâtiment Pasteur et le territoire de la Prévalaye.

Nous engageons alors une suite d'entretiens avec Cuesta, parce que nous avons besoin qu'elles nous *racontent* comment s'est construite cette situation. Ces entretiens prennent la forme de discussions à quatre ; Agathe et Alexandra reprennent pour nous l'histoire du projet depuis leur perspective en essayant de préciser leur place sans cesse redéfinie. Ensemble nous la commentons, nous tentons de la démêler, parfois de l'articuler, mais le plus souvent nous la laissons divaguer au gré des intérêts des unes ou des préoccupations des autres. Entre deux entretiens, nous transmettons à Cuesta le produit de nos échanges ; nous écrivons sur leurs mots et leur soumettons ce qui se construit peu à peu comme une autre *version*³ de leur histoire. À elles ensuite de la reprendre, de se la réapproprier, voire de la refuser. De version en version, ainsi se construit le récit de l'invention de leur pratique. Un récit qui reprend, prolonge et tente de rendre visible les effets de l'enquête qu'elles parviennent à engager et ce que cela produit – *co-produit* – en terme de recherche. Nous restituons ici ce récit comme l'un des modes possibles pour représenter leur action et l'accompagner dans la reconnaissance d'une forme de savoir en train d'être fabriquée.

Le projet « Vallée de la Vilaine ».

La Vallée de la Vilaine, c'est un territoire qui s'étend au sud de la ville de Rennes sur une distance de 25km le long du tracé du fleuve. C'est une zone géographique de près de 3 500 hectares ; un bassin d'activités économiques, industrielles et agricoles ; mais surtout un enchevêtrement d'étangs, forêts, terres agricoles, friches, gravières, aires de loisir et promenades, sans continuité, qui constitue une scène étonnante aux nombreux enjeux écologiques, pourtant relativement peu connue du grand public et peu fréquentée par manque d'accessibilité. Mais « la Vallée de la Vilaine », c'est aussi le nom donné à son vaste projet d'aménagement qui se projette à travers l'imaginaire d'un « parc-nature ». Les sept communes traversées par le fleuve s'associent en 2012 avec Rennes métropole pour la valorisation de ce territoire et engagent un dialogue compétitif pour travailler pendant un an avec trois équipes sur la définition d'un projet. En octobre 2013, à deux mois du dépôt des propositions, l'une des trois équipes engagées dans le dialogue, l'agence TER, souhaite augmenter la dimension culturelle de son projet et décide de faire appel à Cuesta, au départ pour « simple conseil en la matière ». C'est par cette petite porte entrouverte que Cuesta arrive sur le projet. Leur dispositif légal d'intervention est celui d'un accord-cadre, une forme de cadre administratif relativement récente dans l'attribution des marchés publics⁴. Établi sur une durée de sept ans, cet accord est à la fois fractionné dans le temps et dans l'espace ; c'est-à-dire que si l'accord-cadre concerne la totalité du projet, celui-ci est en réalité composé de marchés subséquents, chacun concernant un périmètre défini du territoire et soumis à évaluation après période donnée. À la fin d'un marché subséquent s'engage alors une re-négociation entre la maîtrise d'ouvrage et le maître d'œuvre autour de la ré-évaluation des objectifs du marché suivant.

3 Nous empruntons ce terme de « version » à Vinciane DESPRET qui choisit d'user de ce terme parce qu'il renvoie toujours, par-delà lui-même, à l'existence d'une autre version, il renvoie toujours à la multiplicité, et garde en mémoire l'existence d'autres versions ». Vinciane DESPRET, *Ces émotions qui nous fabriquent.*

Ethnopsychologie des émotions. Paris, Les empêcheurs de penser en rond / Le Seuil, 2001, p.38 . « Une vision s'impose ou se refuse ; une version se propose et se raconte. Au droit de juger que confère et qu'impose la vision, et que dénonce la critique, la version substitue un autre mode de présentation : voilà comment elle s'accorde aux autres, voilà ce qu'elle suscite, voilà ce qu'elle transforme, ce qu'elle traduit, voilà comment elle a pu se négocier ». Idem, p.43

4 Le régime des accords-cadres est défini à l'article 76 du code des marchés publics 2006 ; <http://www.marche-public.fr/>

Illustration 1 :
Schéma synthétique du projet de valorisation de la Vallée de la Vilaine
© Agence Ter / Rennes métropole

L'image-concours : la grande promenade.

Le premier marché dont se saisit TER concerne le territoire de la Prévalaye, considéré comme un lieu clef pour le déroulement de l'ensemble du projet. Les paysagistes présentent la Prévalaye comme « un site emblématique et stratégique sur la Vilaine : territoire pivot entre la ville de Rennes et la vallée de Vilaine, porte d'entrée vers le grand paysage fluvial⁵ ». Lors de la phase de dialogue compétitif, l'agence TER avait projeté sur le secteur de la Prévalaye ce qu'ils nommaient « La Grande Promenade ». Il s'agissait d'une large allée surélevée, réservée aux piétons et autres mobilités douces ; un tracé en ligne droite reliant les étangs d'Apigné aux derniers quartiers desservis par le métro de Rennes. Se saisissant de cette opportunité, la métropole demande à TER une étude technique sur la possibilité de réutiliser pour la réalisation de sa promenade surélevée les déblais du métro qui se creuse au même moment à Rennes.

Mais cette grande promenade existe surtout en tant qu'image de concours. Une image certes utile à l'agence pour remporter le dialogue compétitif, mais une image qui séduit certains autant qu'elle en effraie d'autres. La plupart des habitants proches de la Prévalaye, ne disposant à peu près que de cette image et de l'information sur l'utilisation des déblais qui a fuité, réagit avec effroi face à ce qu'ils voient arriver comme une transformation aveugle et radicale de leur milieu. Une incompréhension qui se transforme rapidement en colère et qui pousse même certains à s'organiser en association de défense de la Prévalaye⁶.

Face à ces effets qui ne peuvent être ignorés, il faut apprendre à les reprendre ; il faut les comprendre, dans le sens de « prendre avec ». Travailler à partir de ces effets, c'est accepter ne pas vouloir résoudre une situation sur la seule conviction que ces sentiments n'auraient pas lieu d'être.

Émergence de l'enquête.

À ce stade, bien que ce premier marché soit très technique, TER continue à mettre cuesta dans la boucle des échanges. Cependant rien n'est encore défini sur ce que la coopérative peut faire. En juillet 2014, sans commande précise et alors que personne ne les attendait là ou ne voulait même d'elles à cet endroit, Alexandra et Agathe se mettent au travail, décidant de commencer à caractériser leur pratique sur le terrain même du projet, et s'engagent dans ce qu'elles appelleront plus tard « l'enquête ». C'est précisément à partir du moment où elles vont *faire* que cuesta définira sa mission.

Suivant leurs échanges avec TER et surtout les premiers effets produits par « l'image concours », elles décident d'aller à la rencontre des acteurs engagés sur le territoire, ceux repérés par TER et Rennes Métropole, mais d'autres également qu'elles identifient au fur et à mesure de leur travail. Elles organisent des temps de rencontres privilégiés, en tête-à-tête, sans se revendiquer d'une quelconque expertise des lieux. Il ne s'agit pas de vendre une certaine vision pour le devenir d'un

5 Nous renvoyons ici à la présentation du projet telle que formulé par l'agence TER; http://www.paysagistes-conseils.org/fichiers/r-vilaine_aval_rm.pdf

6 Nous nous référons ici entre autre à l'association « Les ami-e-s de la Prévalaye », créée en réaction au projet de TER, dont les membres se définissent eux-mêmes comme des *sentinelles* sur leur territoire.

territoire, mais de prendre au sérieux la parole – la peur, la colère, mais aussi les intérêts et les savoirs – des usagers de la Prévalaye; de se laisser apprendre le territoire par ses habitants.

Au cours des semaines, ce premier dispositif de rencontre se transforme et se prolonge sous d'autres formes. Elles organisent des marches sur le territoire de la vallée et sollicitent l'aide des maires, élus et services techniques des différentes communes pour constituer des groupes d'une vingtaine de personnes, de tout âge et de tout horizon, mais ayant en commun d'entretenir un certain attachement et un certain savoir avec leur environnement. Ce déplacement dans le protocole de la rencontre invite le groupe à négocier des itinéraires et créer des connexions sur le territoire. Le dispositif prend, mais ses effets sont toujours à reprendre ; les marches deviendront promenades ; les promenades deviendront traversées ; les traversées s'accompagneront d'escalas. Faire évoluer des entretiens individuels vers des formats de rencontre qui transforment le territoire – qui se dessine peu à peu – et ses acteurs – qui font groupe peu à peu –, c'est inventer en réalité des nouveaux dispositifs d'enquête.

Le choix du terme « enquête », assumé par cuesta, s'inscrit ici en étroite relation avec la théorie politique du philosophe américain, John Dewey ; il annonce et énonce le travail de cuesta comme celui d'une mise en place de dispositifs d'enquête visant à reconstruire un cadre spécifique d'expérience pour qu'un public puisse s'auto-constituer autour de problématiques situées. Pour Dewey, un public n'est jamais donné mais doit toujours se constituer par la mise au travail de ses propres intérêts ; il est une construction, toujours à reprendre puisque continuellement soumise aux mouvements et à la transformation de ses préoccupations⁷.

En nommant « enquête » leur travail avec les acteurs de la Prévalaye, elles se donnent donc la tâche de les accompagner dans leur auto-constitution comme public. Ce qui ne fait pour autant pas d'elles les détentrices de l'enquête, pas plus que ne le seraient d'ailleurs des chercheurs dits « qualifiés » ; reprenant à leur compte ces principes de l'enquête tels que définis par la philosophie pragmatiste américaine, elles considèrent non seulement que tout le monde participe à l'enquête mais aussi que tout le monde y est transformé⁸. Ce qu'elles choisissent de faire : activer et animer l'enquête tout en s'y engageant. Elles embarquent également avec elles l'équipe de maîtrise d'œuvre dont elles font partie. Régulièrement, elles leur rapportent les paroles recueillies et elles leur font état de ces inévitables problèmes de traduction entre la conception et la réception du projet. Sans pointer du doigt des erreurs, elles invitent les paysagistes à apprendre de ces écarts de sens et à en faire la matrice de nouveaux récits possibles. Alors au fur et à mesure des restitutions, le dessin se transforme et se complexifie. Non pas parce qu'une quelconque autorité l'a imposé, mais bien parce que ces voix qui se sont mises à raconter le territoire sont devenues une matière pour écrire son projet d'aménagement. Il ne suffit donc pas que l'enquête sur le terrain précède la réalisation du projet ; mais qu'ils puissent apprendre l'un de l'autre durant toutes les étapes de réalisation de ce qui *devient* un projet commun. C'est là qu'est toute la différence ; le *co-* du commun est à construire, il ne va pas de soi, il ne s'auto-génère pas. Il est une tâche sans cesse à reprendre. Mais il faut savoir instaurer les conditions du *co-*, les peupler, c'est-à-dire les rendre publique et politique ; peupler une situation pour que le *co-* tienne à ce qu'il produit. C'est comme ça que peu à peu cuesta forge sa place.

Au même moment où à travers l'expérimentation un groupe se fonde, c'est une équipe qui se forme pour l'accompagner, pour animer et mettre en mouvement la reprise des effets de l'enquête.

7 Voir John DEWEY, *Le public et ses problèmes* (trad. Joëlle ZASK). Paris, Editions Folio, 2010.

8 Idem.

Le terme « expérimentation » est à prendre toujours selon Dewey, en étroite relation avec celui d'enquête : il est un continuum d'expériences, toujours conscientes de ce qu'elles créent et transforment, et dont les effets produits deviennent objets des suivantes. L'expérimentation peut alors être comprise comme à la fois le « dispositif » par lequel s'enclenche *la prise de conscience* du « pouvoir des individus à influencer concrètement sur les conditions qui les affectent, donc à les changer⁹ » et celui qui permet à cette prise de conscience d'être entretenue. Rappelons que l'intuition à l'origine même de *cuesta* en tant que coopérative est de re-situer les compétences artistiques au sein des projets d'aménagement en invitant des artistes et des chercheurs à y prendre part. Elles associent ainsi d'autres acteurs, se fiant à leur capacité à donner des mots, à décrire en images, à s'exprimer en dessins pour documenter l'enquête toujours en train de se faire et prendre ainsi soin du continuum de l'expérience. En premier lieu, il y a Léa Muller, qui coordonne le projet pour l'agence TER, dont la connaissance fine du territoire se traduit par de multiples dessins. Sur le terrain, elles font aussi la connaissance de *Bureau Cosmique*, collectif d'architectes, qui parcourt le territoire suivant différents protocoles qu'ils se sont fixés¹⁰ et qui, par la suite, réalisera une fresque/récit de la vallée¹¹ et un inventaire photographique. Plus tard, pour leurs escales proposées, elles feront intervenir des artistes¹² qui ont développé toute leur pratique sur des protocoles de mises en mots et en paroles de l'expérience. Ces diverses approches produisent des matières variées, mais qui, mises ensemble, forment un corpus dense, riche et nécessaire pour qu'un public puisse mettre en partage son expérience.

Illustration 2 :
Escale à Champcours
© F.Hamon / Rennes Ville et métropole

Reformulation de la commande.

Chemin faisant, le déplacement qu'elles opèrent à travers cette construction des conditions du *co-*s'inscrit dans l'énoncé même du projet. Dans ce que les auteurs autant que les commanditaires de l'aménagement de la vallée nommaient un « projet de valorisation », elles arrivent pour questionner à qui s'adresse cette « valeur à donner ». Elles transforment ce « donner de la valeur » en un « se donner de la valeur » en tant que territoire, en tant qu'habitants et acteurs d'un territoire en projet.

Évidemment, de tels déplacements ne s'opèrent pas si facilement. Il faut les pousser, les tirer, les remuer, les activer, mais aussi les laisser hésiter, trébucher, trembler et troubler. C'est une mise en mouvement, mais qui se déclenche et s'anime très différemment en fonction des milieux dans lesquels elle a lieu. Cette différence, on l'observe par ailleurs au niveau politique ; un autre niveau

9 Joëlle ZASK, « La politique comme expérimentation », introduction à *John DEWEY, Le public et ses problèmes*. Idem, p.37

10 « Expédition Overland » ; projet produit en 2014 par le festival *Les Tombées de la Nuit*.

11 Réalisée en collaboration avec le plasticien MiosHe, dans le cadre de l'action-pilote *Traversées et Escales*, la première organisée par l'équipe pour accompagner le plan guide de la *Voie des Rivages*, un des futurs cheminements du territoire.

12 Parmi ces artistes, citons *Lumière d'août*, Esther Salmona, Myriam Lefkowitz, Cécile Demessine et Camille Bondon.

où mesurer l'effet de leur action. Pour que l'enquête/expérimentation soit complète, il faut allier tous les acteurs concernés.

Dès le départ, elles ont conscience qu'il y a un enjeu énorme à ne pas travailler *pour* la maîtrise d'ouvrage, mais travailler *avec* elle. Il est nécessaire que le politique prenne part également à l'enquête, qu'il se prête et s'engage dans l'expérimentation, et qu'il accepte de se défaire de son statut de commanditaire surplombant pour (re-)devenir un des nombreux acteurs du projet.

Mais d'entrée, une telle ambition est rudement contrainte. D'une part, par sa géométrie : la valorisation de la vallée de la Vilaine est un projet de périphérie, un projet de marge. En conséquence, si les élus des communes les plus éloignées de Rennes sont rapidement partie prenante du projet, plus on remonte la vallée pour atteindre le centre-ville et plus les politiques sont difficiles à mobiliser, à enrôler dans de nouvelles modalités de relation de travail avec la maîtrise d'œuvre. D'autre part, parce qu'elles sentent qu'elles ne sont pas les bienvenues et, très vite, se retrouvent mises à l'épreuve de leur présence même sur place : qui sont-elles ? Que font-elles ? Pour qui le font-elles ? Elles sont liées à l'équipe de conception, mais ne sont pas à même de répondre du dessin proposé par les paysagistes. Elles initient des entretiens avec les acteurs, mais n'ont aucune commande pour ça. Sans réponse formulée d'avance, elles apprennent à rester dans le trouble de cette question et persévèrent, non pas de front, mais en marge. Elles le savent, il faut parler, expliquer, solliciter, troubler, mais aussi apprendre, comprendre, détendre, non pas le politique abstrait et sans visage, mais les personnes véritablement en charge du projet, des employés de la ville, des responsables de service, des élus impliqués de près ou encore de loin sur le terrain. Elles se baladent dans les bureaux, forcent les rendez-vous, vont aux réunions bien qu'elles n'y soient pas attendues; elles s'accrochent, prennent le temps d'expliquer que, entre un budget très serré¹³, une temporalité étirée et une superficie démesurée, c'est l'ensemble des outils et méthodes traditionnellement mis en œuvre qui doivent être repensés. Elles se forgent une place aussi urgente que nécessaire dans les discussions entre le top-down et le bottom-up ; une place trop souvent impensée et négligée. Et si, au dire de ces responsables de services de la ville, la législation n'est pas prête (ou faite) pour reconnaître l'originalité de l'action de cuesta, elles travailleront à l'y inscrire. Elles savent pertinemment que se joue-là une partie déterminante pour la poursuite de l'enquête. Une partie qu'elles joueront autant qu'elles en écriront patiemment les règles du jeu, qui seront reprises dans la formulation du deuxième marché qu'elles finiront par convaincre la Métropole de leur passer. Leur pratique s'amorce ainsi *dans* et *avec* les petits papiers de l'administration et, en même temps, celle-ci se forme, se façonne, s'invente, s'improvise, se *performe* sur le terrain et avec le projet.

L'enquête, toujours l'enquête.

Il faut attendre février 2015 pour avoir le second marché subséquent signé et pour que la commande de cuesta puisse enfin être reconnue. Un espace de possibles s'est ouvert, un déplacement s'est opéré, une mise en mouvement est en train de s'activer. Ce nouveau cahier des charges s'est écrit sur l'énoncé du projet tel qu'il est en train d'être expérimenté sur le territoire de la vallée. On y reconnaît la prescription des méthodes pensées et conçues par cuesta, on y retrouve le terme d'« action-pilote », celui-là même qu'elles ont choisi pour présenter le déploiement de leurs dispositifs d'enquête déjà amorcés de manière officieuse pendant le 1^{er}

13 À titre indicatif, l'équipe de maîtrise d'œuvre réalise une étude comparative de la répartition de différents budgets de projets d'aménagement sur la superficie de leur territoires respectifs. Le projet de la Vilaine Aval se caractérise alors par une répartition de 0.003 M€/ha, ce qui est extrêmement peu au regard d'autres projets similaires.

marché. À travers ce cahier des charges et cette commande reconnue par Rennes Métropole, il faut voir l'apport d'un cadre politique indispensable à la représentation de leur action ; une forme de reconnaissance de leur travail comme producteur de connaissances inédites sur un territoire. Cuesta présente ses « action-pilotes » comme la mise en place d'actions temporaires qui préfigurent et activent le projet d'aménagement entre les différents partenaires et les acteurs locaux. Ces actions accompagnent les phases d'étude, comme des "poissons-pilotes" disent-elles ; elles sont à côté ou dans leur sillage, parfois les précèdent, mais jamais ne les guident ou les dirigent. Mais le grand pari que réussit à imposer Cuesta est d'appuyer ces actions-pilotes sur des compétences artistiques. Elles invitent des pratiques artistiques variées à s'activer sur le territoire comme des dispositifs d'expériences partagées, et défendent l'intuition que ces expériences nouvelles peuvent amener non seulement un public à se constituer autour de la question du devenir de leur territoire – un devenir devenu intérêt commun –, mais aussi une matière de travail inédite pour les concepteurs et décideurs en charge de ce territoire. Ces action-pilotes sont un nouvel outil qui répond de cette importance à nourrir les études en cours par ce qui émerge de l'expérimentation menée sur le terrain ; elles sont aussi un nouveau type de dispositif d'enquête, pleinement inscrit dans le sillage de la « Participation » comme injonction du contemporain¹⁴, qui reprend à sa charge la question du comment hériter des dispositifs avortés de la participation. Il s'agit donc véritablement de former des intérêts, ou plutôt d'accompagner un public dans l'identification de ses intérêts. En 2015, l'action-pilote a pris la forme de « traversées/escales » - marches exploratoires, expositions, dispositifs artistiques, etc. – pensées de manière à recueillir des savoirs, produire des données, permettre des expériences, les diffuser et les partager ; autrement dit, de continuer à toujours reprendre l'enquête.

Faire politique.

Mais comment rapporter cette construction des conditions du commun et de la redéfinition de l'enquête qui l'accompagne à nos propres logiques d'institution des laboratoires de recherche ? On nous l'a dit ; c'est la reconnaissance d'un commun qui fait le laboratoire de recherche. Et pourtant, dans le cas de Cuesta, la recherche est produite par l'enquête qui se construit concomitamment à ce commun. Alors que deviendraient nos laboratoires si ce commun ne lui était pas donné d'avance ? Et s'il était toujours à construire, sans cesse à reprendre dans et hors du laboratoire ?

Située en marge des institutions de la recherche, l'approche de Cuesta questionne alors aussi la dimension politique de celles-ci : à qui s'adresse la recherche ? Elle invite à interroger même la responsabilité des chercheurs, c'est-à-dire leur capacité à *répondre des* effets de leurs recherches. Le lieu de la recherche n'existe là que parce qu'il répond à un appel, à une nécessité ; il n'existe que parce qu'il a accepté la *responsabilité*¹⁵ de se faire le relais entre la décision politique et

14 Nous renvoyons à cet effet à l'ouvrage de Joëlle ZASK, *Participer. Essai sur les formes démocratiques de la participation*. Éditions LE BORD DE L'EAU, Lormont, 2011.

15 Ce terme de « responsabilité » nous intéresse ici particulièrement dans le sens où il renvoie à cette capacité de « répondre de » : le verbe « répondre » en français, « qui traduit celui de « réponse », ne rend pas de manière lisible la mémoire que l'anglais a conservé à ce vocable, qui renvoie de ce fait à un devoir de répondre de, c'est-à-dire à la responsabilité ». Vinciane DESPRET, « Rencontrer, avec Donna Haraway, un animal ». In *Libérer les animaux ?*, revue *Critique*, vol. 747-759. Paris, Éditions de Minuit, 2009, p.192. À ce sujet, nous renvoyons aussi à Isabelle Stengers : « Bien dire, c'est échapper à l'alternative innocence/péché, pour un art des mots, et donc aussi de la pensée et du sentir, qui se veut « responsable ». Et cela non pas au sens où on aurait la maîtrise, où on pourrait prévoir et revendiquer les conséquences, mais au sens de *accountable* : on ne pourra se réfugier derrière un « je

l'identification d'un problème par un public.

Si le projet de cuesta est de re-situer les compétences artistiques et culturelles dans les projets d'aménagement, il apparaît que cet espace de projet n'est pas à comprendre comme espace *physique*, comme c'est généralement le cas, mais bien comme espace *politique*. Ce n'est pas le territoire physique qui se transforme en laboratoire à ciel ouvert, mais c'est le projet qui se fait lieu de recherche ; un projet pris dans toutes ses dimensions, qu'elles soient politiques et paysagères, sociales et artistiques, économiques et environnementales. Dans cette rencontre mainte fois jouée entre art et espace public, il est ici question de redonner à cet espace son rôle politique ; et, en conséquence, c'est toute la mise en scène qui a basculé, c'est l'ensemble de la distribution qui se met à bouger, c'est l'intrigue entière qui est renouvelée. C'est là toute « la différence entre la gestion qui organise des rapports sociaux où chacun est à sa place ; et le politique qui reconfigure la disposition des places¹⁶ ».

Mais pour renouer l'espace public avec ses dimensions politiques, la recherche investit aussi sa dimension *du récit*. C'est l'espace des mots qui font le projet ; l'espace des récits qui tissent le commun. Sur le territoire de la vallée, cela fait maintenant presque deux ans que cuesta travaille, exerce sa pratique et situe activement sa recherche, et petit à petit le « projet de territoire » a supplanté le « projet d'aménagement » dans les discours comme dans les perspectives opérationnelles.

Illustration 3 :

Escale à Rennes

© F.Hamon / Rennes Ville et métropole

Conclusion : vers une co-production de savoirs.

Et puisque nous étions à Rennes, nous aussi, lors de cette restitution de début décembre, il convient à présent de nous inclure dans cet espace de co-production de savoirs. Nous étions là, à titre peut-être particulier, ponctuel et certainement modeste, mais il semble néanmoins important, en retour, de rendre compte de ce que cette rencontre nous a appris ; d'adresser quels « savoirs » ont, pour nous, été co-produits. Car, dans le cadre de cet article, étudier et écrire sur cette expérience territoriale inédite, c'est aussi chercher à semer de nouvelles questions dans le champ de la recherche académique.

Des pratiques telles que celle imaginée et développée par cuesta appellent à une certaine redéfinition des lieux de la recherche urbaine ; elles ouvrent la recherche à de nouvelles formes, à de nouveaux cadres de (*co-*)production de savoirs. Pourtant ces pratiques peinent encore à se donner des modes de représentation de leurs actions. Si l'on suit Isabelle Stengers dans son raisonnement sur la validation du « faire science » par la science, « tout nouveau dispositif de mesure, tout nouveau mode de description soulève en effet la question de savoir si la mesure est

n'avais pas voulu cela » ; on devra répondre des conséquences. Répondre, c'est-à-dire apprendre, reprendre, oser de nouvelles versions (ou tropes) encore un peu plus « bizarres », « tordues » (queer), décontençant encore un peu plus les anticipations, échappant à des pentes toutes faites dont on n'avait pas perçu la dangereuse proximité ». Isabelle STENGERS, « Fabriquer de l'espoir au bord du gouffre. À propos de l'oeuvre de Donna Haraway », *La Revue internationale des livres et des idées*, n° 10, mars-avril 2009, p. 24-29.

16 Jacques Rancière, « L'élection, ce n'est pas la démocratie », entretien avec Eric AESCHIMANN, in *le Nouvel Observateur*, 19 avril 2012 ; publié en ligne le 28 mai 2012 ; <http://bibliobs.nouvelobs.com/tranches-de-campagne/20120418.OBS6504/jacques-ranciere-l-election-ce-n-est-pas-la-democratie.html>

« bonne », si elle peut prétendre à la signification qu'on lui prête, si la description est adéquate, etc.¹⁷ ». Un savoir ne peut être reconnu comme tel que par la validation de ses pairs ; mais entre qui se joue cette reconnaissance quand s'efface la place des « pairs » ?

De là, la question peut sembler légitime : sans reconnaissance de leur production de connaissances, peut-on encore parler à cet endroit-là de véritable recherche ? Légitime, peut-être ; mais poser en ce sens la question ne sert à rien ni à personne. Le problème est là, mais pour le travailler il nous faut d'abord apprendre à le formuler. Et si ces nouvelles formes de production de connaissances en manque de cadre de reconnaissance nous laissent plutôt entendre que ce sont nos modes de recherches institutionnalisés qui ne se représentaient pas au bon endroit ? Enlevez aux chercheurs leurs publications, privez-les de leurs colloques, imaginez-les sans séminaires ni revues spécialisées ; que leur restent-ils pour rendre compte de leurs recherches ? De manière plus radicale encore, que reste-t-il de leurs recherches ? De notre expérience des laboratoires et autres lieux de recherche institutionnalisés, il nous apparaît que la recherche est conditionnée par ses propres modes de représentation. Mais à présent la création dépasse son créateur, jusqu'à un point où la recherche n'existe finalement plus que dans la représentation de ce qu'elle est.

Les nouvelles formes de recherche, comme celle présentée ici, se font l'occasion, pour tous les chercheurs, de questionner ce que l'institution et ses modes de représentation font faire à nos pratiques de recherche. Pour autant, une forme de recherche ne remplacera pas l'autre ; c'est au contraire dans leur coexistence qu'elles se renforcent. C'est parce que l'une existe que l'autre s'apprend. Écrire ici un article sur le travail de Cuesta, c'est l'accompagner dans le questionnement de ce qui fait le propre de sa pratique. C'est s'interroger ensemble sur les outils, instruments, démarches et modes de documentation qui définissent nos recherches respectives. C'est s'accorder sur le principe que les discussions, les notes, les budgets et les calendriers sont pour ces nouvelles chercheuses ce que les bibliographies, les états de l'art, les articles et les lectures sont pour d'autres chercheurs. À travers ces rencontres, il est question de mettre à l'épreuve les formes de représentation que chacune donne à ses recherches, sachant par avance qu'il n'y a là aucune « bonne solution » ; juste des idées à tenter, des formes à tester, des risques à prendre, des cadres à expérimenter, et dont les effets seront toujours à reprendre.

17 Isabelle STENGERS, *La volonté de faire science : à propos de la psychanalyse*. Paris, Les Empêcheurs de penser en rond / Le Seuil, 1992, p.13